

MICHELLE QUACH

ELIZA EST FÉMI- NISTE



Michelle Quach

Eliza
est féministe

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Not Here to Be Liked*

Édition originale publiée en anglais en 2021 par
Katherine Tegen Books, une marque de HarperCollins Publishers.

© Michelle Quach, 2021, pour le texte

Cette édition est publiée avec l'accord de The Bent Agency
et Marotte et Compagnie, agence littéraire, Paris, France.

Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2022, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la présente édition

Pour le vrai J.

Je partage une chambre avec ma grande sœur, Kim, ce qui ne serait pas un problème si elle n'avait pas la fâcheuse habitude de grimacer chaque fois que je passe la porte.

– Tu comptes sortir comme ça ? me demande-t-elle en pointant sa brosse à mascara vers moi avec une incrédulité aussi épaisse que son fond de teint.

– Ça ira très bien, dis-je en relevant mes manches, qui retombent aussitôt. Ne t'en fais pas pour moi.

Pour être honnête, j'avoue que mon gilet en polyester trop grand, du même gris que le bitume, n'avantagerait personne. Mais je m'en fiche. Je m'habille comme ça presque tous les jours. J'ai lu quelque part que des tas de gens haut placés ont une espèce d'uniforme qui leur permet d'économiser leur énergie mentale pour les choses importantes, et j'ai décidé de faire pareil. Kim trouve que c'est une horrible façon de vivre.

– Je croyais qu'aujourd'hui était un grand jour pour toi.

Je me laisse tomber sur mon lit avec un livre, un roman d'Eileen Chang que j'ai emprunté au hasard à la bibliothèque. J'aime bien, parce que l'héroïne est une fille chinoise maligne et pas commode du tout. Le monde a besoin de plus de gens comme elle. Bien sûr, ce n'est que mon avis.

– Alors ? insiste Kim après que j'ai tourné une page.

Je mords dans mon *sachima* cantonais à la fois sucré et collant, un peu comme des Rice Krispies mais sans les Chamallows. Puis, parce que l'impatience de Kim fait pratiquement de la buée à la surface de mon silence, je bois une longue gorgée de thé et tourne une autre page.

– Si, c'est un grand jour.

Aujourd'hui, l'équipe du *Clairon de Willoughby*, le journal de mon

lycée, doit choisir son prochain rédacteur en chef. C'est un rituel sacré qui a toujours lieu au printemps et, cette année, comme je suis en première, je peux enfin être candidate.

– Donc, tu devrais te rendre présentable, affirme Kim en redessinant ses sourcils en forme de deux épaisses barres horizontales, dans le style des héroïnes de séries dramatiques coréennes. Tu ne veux pas que les gens votent pour toi ?

Je n'ai jamais été du genre à enjoliver les apparences – la mienne y compris. En journalisme comme dans la vie, la seule chose qui compte, ce sont les faits purs et durs.

En ce qui me concerne, ça fait presque trois ans que je suis la contributrice la plus bosseuse, la plus prolifique et la moins capricieuse ayant jamais bossé au *Clairon*. Je peux écrire un excellent article de sept cent cinquante mots en trente minutes chrono ; c'est moi qui propose la moitié de ceux qui finissent à la une chaque mois, et je suis l'actuelle directrice de la publication, un poste généralement confié à un ou une élève de terminale. Donc, je n'ai pas besoin de faire des effets de style pour que le reste de l'équipe vote pour moi. Ils me choisiront parce que je suis la candidate la plus qualifiée. Parce que personne ne fera un meilleur travail que moi.

Et aussi parce que je n'ai pas de concurrent. Personne d'autre ne s'est présenté.

– En tant que seule candidate, j'ai juste besoin d'assez de votes pour avoir le job, j'explique en finissant ma dernière bouchée de *sachima*. Ça ressemble plus à une nomination à la Cour suprême qu'à une élection.

Kim ne semble pas convaincue.

– Tu ne veux pas que je te boucle les cheveux, au moins ?

Je vous jure, parfois, l'obstination de ma sœur n'a d'égale que sa bêtise.

– Ça ne marche pas comme ça, Kim. *Le Clairon* est une méritocratie, dis-je en froissant l'emballage de ma friandise. Si je voulais participer à une grosse blague, je me présenterais à l'élection du bureau des élèves.

– Tu l'as fait une fois.

C'est une pique inattendue, aussi bénigne mais douloureuse que quand on se coupe avec du papier.

– C’était il y a longtemps.

Kim n’a que deux ans de plus que moi. Elle aussi est allée à Willoughby. L’an dernier, quand elle était en terminale, j’ai cru que je serais débarrassée d’elle après sa remise de diplôme. Mais évidemment, il a fallu qu’elle s’inscrive à l’université de Californie, à Irvine.

– C’est tout près ! s’est réjoui papa. Tu n’as pas besoin de prendre une chambre sur le campus. Ce serait de l’argent gaspillé.

Alors, on continue à partager notre chambre. Comme au bon vieux temps.

– Ça ne te tuerait pas de t’arranger un peu, Eliza. Je veux dire, de manière générale.

Je ferme un œil, fronce le nez et tords la bouche en laissant pendre ma langue sur un côté.

– Tu ne me trouves pas jolie au naturel ? je plaisante en grimaçant.

– Non, répond Kim, comme si ma question était sérieuse.

Mon amusement s’évapore aussitôt. Je la regarde tamponner sa bouche avec une encre à lèvres corail et riposte sans conviction :

– Tu n’en as pas marre de te soumettre au regard masculin ?

C’est la stricte vérité. Kim a le malheur de penser qu’elle se doit d’être jolie. Ce n’est pas sa faute, elle a de très bonnes bases. De grands yeux comme ceux de l’actrice Fan Bingbing, avec le genre de doubles paupières pour lesquelles la plupart des Asiatiques seraient prêtes, non pas à tuer, mais au moins à passer sous le scalpel. Quand on était petites, les gens s’extasiaient souvent sur sa beauté (généralement en cantonais) :

– *Gam leng néuih ā* ! Elle pourrait se présenter au concours de Miss Hong Kong !

– Pourquoi tu voudrais faire ça ? ai-je demandé une fois.

Maman s’est empressée de me faire taire :

– Toi, personne ne t’a rien proposé !

Quand on parle du loup... Ma mère se tient justement sur le seuil de notre chambre, elle vient voir si je suis prête.

– *Đi được chưa* ? me demande-t-elle en vietnamien.

C’est, avec le cantonais, l’autre langue qu’on parle couramment à la maison. Par contraste, le mandarin ne fait que de rares apparitions,

généralement sous forme de maximes pleines de sagesse. Nous sommes ce que les Cantonais appellent *wàh kùuh*, « des Chinois de l'étranger », ce qui signifie essentiellement que, bien que trois générations de mes ancêtres aient vécu au Vietnam, ils n'ont jamais cessé de se considérer comme chinois. Kim et moi comprenons les trois langues, mais en tant que feignasses d'Américaines, on répond en anglais la plupart du temps.

– Oui, bien sûr, dis-je en me levant et en rassemblant mes affaires pour le lycée.

Ma mère en profite pour inspecter ma tenue.

– Tu es sûre de... ?

– On y va.

Je fonce dans le couloir en serrant mes livres contre ma poitrine, mon sac à dos encore à moitié ouvert.

– Bye, Kim !

Dehors, il fait frais, comme si le soleil n'était pas tout à fait réveillé. L'arrosage automatique vient de se déclencher, et des taches assombrissent la chaussée le long de la pelouse. Tout en longeant les immeubles familiers, j'inspire la bruine à pleins poumons. Elle a une odeur de béton mouillé et de terre tiède, comme tous les matins dans notre quartier.

Alors que nous nous dirigeons vers notre place de parking couverte, mon téléphone vibre. C'est un texto de James Jin, l'actuel rédacteur en chef du *Clairon*.

Je préfère te prévenir que Len DiMartile m'a contacté hier soir.

Je ne vois pas en quoi ça me concerne. Len, c'est le mec moitié blanc, moitié japonais de l'équipe du *Clairon* à qui on a confié la rubrique des actualités ce mois-ci.

Je n'ai jamais discuté de lui avec James.

Moi : Pourquoi, il veut démissionner ?

James : En fait, il a décidé de se présenter contre toi.

– Eliza, je t'ai déjà dit de ne pas froncer les sourcils !

Notre voiture n'est plus qu'à trois mètres. Maman déverrouille les portières avec un bip désapprobateur.

– Tu veux vraiment que ton visage reste comme ça ? On dirait un chou au vinaigre !

Je la laisse passer devant moi pour pouvoir faire tranquillement la tête que je veux.

Moi : Il est mégaloman ou maso ?

James : Allez, Quan, sois bonne joueuse.

– Je suis sûre que tu tiens ça de ton père, poursuit maman, qui déteste ma gymnastique faciale. C'est une très mauvaise habitude.

Je l'ignore et monte du côté passager, refermant la portière d'une main pour continuer à textoter de l'autre.

Moi : Je suis très bonne joueuse.

James : Ah ouais ? Donc, ça ne te dérange pas que notre cher Leonard te donne du fil à retordre ?

Cette fois, mes sourcils et mon front sortent le grand jeu. Sérieusement ? « Notre cher Leonard » a rejoint l'équipe du *Clairon* l'an dernier. Je ne sais pas ce qui lui a pris de poser sa candidature, mais ça ne change rien au fait qu'en matière de journalisme, il est plus bleu qu'un Schtroumpf.

Moi : Je m'en fiche. Il peut toujours rêver. ☐☐

James : Super. Content de voir que tu n'as pas peur de la concurrence. ☺

– Eliza, tu m'écoutes ? s'impatiente maman en démarrant la voiture.

– Oui, oui.

Mais mes épaules sont crispées d'excitation, comme quand je m'apprête à jouer sur une case « mot compte triple » au Scrabble. Je m'empresse de répondre à James :

Qu'il fasse de son mieux.

Le Clairon a été fondé trois ans après l'inauguration du lycée Willoughby, première école publique préparatoire à l'université de Jacaranda Unified. L'équipe de la rédaction originelle formait un petit groupe motivé sous la direction de Harold Sloane, promotion 1987 – un jeune homme doté de dispositions surnaturelles pour la postérité. Presque toutes les traditions du *Clairon* sont nées de son cerveau remarquablement fertile.

Prenez, par exemple, le nom même du journal. C'est Harry qui l'a choisi pour faire écho à la connotation vaguement militaire du nom de nos équipes sportives : les Sentinelles. Un jour, pendant la première année, il s'est pointé avec un véritable clairon en cuivre qu'il avait soi-disant piqué à l'académie Sainte-Agathe, plus bas dans la rue (à l'époque, c'était encore l'école militaire Sainte-Agathe). En réalité, il l'avait acheté chez un antiquaire de Fullerton. Je le sais parce qu'une fois, je lui ai envoyé un e-mail pour lui poser la question, par curiosité, et c'est ce qu'il m'a répondu. L'équipe y a fait graver la devise du *Clairon*, *Veritas omnia vincit*. Ces jours-ci, l'instrument trône sur le bureau de M. Powell telle une authentique relique. La vérité triomphe de tout.

Prenez cet autre exemple : l'élection susmentionnée. On choisit toujours le rédacteur en chef du *Clairon* de la même façon que Harry l'a été la première année d'existence du journal, en faisant voter les membres de l'équipe. L'histoire dit que Harry a magouillé pour être choisi à la place de Lisa Van Wees, une fille de sa promo qui était la préférée de leur superviseur. Mais il a toujours nié, et Lisa s'est refusée à tout commentaire.

Et puis, il y a le « mur des rédacteurs », qui est sans doute l'idée la plus cool de Harry. Au fond de la salle de rédaction, flanqués d'un côté par une bibliothèque pleine des œuvres de Shakespeare et de l'autre

par une affiche de Johnny Cash appartenant à M. Powell, sont accrochés les portraits de tous les rédacteurs en chef depuis Harry, qui a piqué cette idée à un journal étudiant découvert lors d'une tournée des universités du Nord-Est. Eton Kuo – promo 1988, le tout premier dessinateur du *Clairon* – a peint chacun d'eux à l'encre indienne. Et il continue à le faire après chaque élection, bien que, entre-temps, il soit devenu endodontiste à Irvine.

Le mur des rédacteurs est la première chose que je vois chaque matin quand j'entre dans la salle de rédaction avant le début des cours. Et chaque fois, je m'arrête au moins une seconde, le temps de l'admirer et de me remémorer mon objectif. La vérité, c'est que finir sur ce mur, c'est laisser une trace dans l'histoire de Willoughby. Devenir rédacteur en chef du *Clairon* ou président du bureau des élèves – l'autre titre prestigieux de notre lycée –, c'est sceller sa place au sein d'une institution. Même si vous faites un boulot de merde une fois en poste, on ne vous oubliera pas. Vous pourrez toujours dire : « Au moins, j'ai réussi à avoir ma tête sur le mur. »

Ce matin, tandis que je m'attarde face à la galerie de portraits en me demandant combien de temps il faudra au mien pour commencer à jaunir comme les plus anciens, Cassie Jacinto me rejoint d'un pas sautillant. C'est la photographe de l'équipe, une fille de seconde plutôt compétente avec une queue-de-cheval touffue et un sourire plein de dents planquées derrière un appareil.

– Salut, Eliza ! s'écrie-t-elle. Tu dois être super excitée, non ?

Je me détourne du mur des rédacteurs et pose mon sac à dos sur mon bureau habituel.

– Oui, ça...

– Moi aussi ! Je veux dire, je le suis pour toi.

– Merci, je...

– Mais tu es au courant pour Len, hein ?

Elle baisse la voix et, avant que je puisse ouvrir la bouche, se hâte d'enchaîner :

– J'espère que tu ne t'inquiètes pas. Parce qu'il n'y a vraiment pas de quoi. Tu es beaucoup plus compétente, tu as plus de...

Cette fois, je l'interromps :

– Cassie, je ne m'inquiète pas. Sincèrement.

– Génial !

Elle me sourit comme si elle avait toujours su que je m'en sortirais. Puis elle me tend son poing pour que je le touche avec le mien et s'éloigne en gambadant. Je me demande vraiment pourquoi tout le monde pense qu'une candidature de dernière minute et de troisième zone devrait me préoccuper ne serait-ce que vaguement.

Quelques minutes plus tard, je fouille un tiroir en quête d'un feutre rouge quand une feuille de papier volette devant mon épaule. Surprise, je tends les mains pour la rattraper maladroitement avant qu'elle tombe par terre. C'est le premier jet d'un article sur Mme Velazquez, la dame de la cantine qui part à la retraite le mois prochain. Quand je vois la signature, je me retourne, mais il s'éloigne déjà. Je lance un « merci ». Len agite la main sans me regarder.

Je baisse les yeux et fais mine de lire son article. Au lieu de ça, je le surveille pendant qu'il retourne à sa place au fond de la salle, sous l'affiche de Johnny Cash. Il travaille toujours dans ce coin, et il est tellement discret qu'on en oublie parfois sa présence. En une surprenante démonstration d'agilité, il bondit pour s'asseoir sur un bureau, croise les jambes en tailleur et pose son ordinateur portable sur ses genoux. Je ne le savais pas si... félin.

– Te voilà.

James vient d'apparaître près de moi. Je réalise que le tiroir dans lequel je fouillais est toujours grand ouvert. Je me dépêche de le refermer.

– Salut, je lance tout haut parce que je vois bien qu'il m'a surprise en train d'espionner Len.

La dernière chose dont j'ai besoin là tout de suite, c'est qu'il fasse un commentaire. Alors, je cherche un moyen de le distraire.

– Tu es au courant qu'un nouveau bar à bubble tea va ouvrir ?

– Ah bon ? répond-il, intéressé.

James adore le bubble tea.

– C'est Alan Rodriguez qui m'en a parlé. L'inauguration est prévue pour dans deux semaines.

Alan, le genre de retraité qui court des marathons et porte des polos pastel avec des bermudas en toile, est le président de la chambre de commerce de Jacaranda. Je le connais depuis que le *Bulletin de la*

communauté de Jacaranda a déposé le bilan, il y a deux ans.

James semble très excité.

– Enfin !

Récemment, une société immobilière a commencé à rénover le centre commercial situé en face du lycée, à côté de l'église presbytérienne qui accroche des citations marrantes sur son auvent (« Jésus veut vous relooker complètement »). Mais les locaux sont vides depuis plusieurs mois, et cette enseigne est le premier commerce à s'y installer. Depuis des années, le seul autre endroit où l'on peut se rendre à pied pour boire un verre, c'est un Dairy Queen pas très reluisant à deux pâtés de maisons de Willoughby. Donc, c'est une grande nouvelle – du moins, pour un mois comme celui-ci où il ne s'est pas passé grand-chose.

– Je crois qu'on devrait écrire un article là-dessus.

– Je suis d'accord. Ajoute-le à la une, dit James avant de m'en taper cinq. Bien joué, Quan !

Gonflée à bloc, je regagne mon bureau d'un pas vif. Mais dès que je me retrouve assise, l'article de Len sous les yeux, mon effervescence se transforme en ardeur compétitive. J'avais oublié que même si son style est parfois brouillon, il n'écrit pas mal du tout. Je suis immédiatement happée par son incipit :

« Quand elle avait douze ans, Maria Elena Velazquez voulait devenir danseuse. »

Cette femme a passé vingt-cinq ans de sa vie à servir leur déjeuner à des lycéens, et c'est comme ça qu'il entame son article ?

– Hé, Eliza, lance Aarav Patel, un élève de seconde, comment tu vas ?

Il s'approche de moi, vêtu d'un blouson en cuir ridicule.

– Bien.

Je feuillette mon classeur pour trouver son article, que j'ai corrigé hier soir. Il parle de la vente annuelle de gâteaux du bureau des élèves, un sujet qui serait soporifique même entre les mains d'un journaliste plus brillant.

– Bien ? Pourquoi juste bien ? demande-t-il, comme si ce n'était pas une réponse parfaitement valide à sa question.

Je le fixe d'un regard impassible.

– Et toi, comment tu vas ?

Il rayonne.

– Trop bien ! Je vais à un concert ce soir. Je suis hyperexcité.

– Tant mieux. Tiens.

Je lui rends son article qui, comme d'habitude, est couvert de feutre rouge. Il le prend en faisant la moue.

– Carrément ? Ce n'était pas si mauvais que ça, non ?

Je hausse les épaules. Quand il s'agit de composer des phrases écrites, Aarav ne dépasse pas le niveau CE2.

– Le rouge, c'est une couleur vraiment agressive, tu sais. Tu devrais essayer, je ne sais pas, moi, le violet.

Il m'adresse un sourire penaud, essayant de m'amadouer avec ses pleurnicheries de beau gosse. Il n'a pas encore compris que ça ne fonctionne pas sur une fille aussi dépourvue de charme que moi.

– Ou bien, tu pourrais essayer de mieux écrire, je lui suggère aimablement.

La personne suivante qui vient me voir est Olivia Nguyen, une élève de troisième qui récupère son article corrigé d'une main tremblante. Aujourd'hui, ses ongles sont vernis de différentes teintes de rose. Elle est chargée du seul véritable article d'investigation de ce mois-ci, au sujet des récentes coupes dans le budget des clubs qui vont affecter les minorités de façon disproportionnée.

– D'accord, dis-je aussi patiemment que possible. Je vois que tu as parlé à d'autres gens que ton amie Sarah depuis la dernière fois. En fait...

Je lui reprends l'article et le survole.

– On a bien coupé le témoignage de Sarah, hein ? Tu te souviens de ce que je t'ai dit à propos du conflit d'intérêts ?

– Euh, oui ?

La voix d'Olivia s'étrangle dans sa gorge.

– Donc, cette version est bien meilleure. Mais un paragraphe sur deux est une citation, dis-je en tapotant l'article. Tu vois ? Il faut plus de structure. Tu es l'autrice; tu dois raconter une histoire.

Elle acquiesce solennellement. On dirait toujours que je la terrifie, mais je ne m'en fais pas, James m'a dit qu'elle se comportait de la même façon avec lui.

Le dernier article à rendre est celui de Natalie Weinberg, une autre fille de seconde. Je balaie la salle du regard pour voir si elle est arrivée et la vois se diriger vers le bureau de Len, ce que je trouve un peu bizarre.

Concentré sur son ordinateur portable, Len ne la voit pas approcher. Puis elle dit quelque chose qui lui fait lever la tête et, l'espace d'une seconde, il sourit comme s'il était quelqu'un de normal plutôt que l'ermite en titre du *Clairon*. Natalie continue à lui parler même si je ne comprends pas ce qu'elle raconte, et Len se met à rire. Depuis quand Natalie est-elle devenue drôle ?

Je détourne les yeux. Le moment est mal choisi pour me pencher sur les grandes énigmes de l'univers.

James vient de grimper sur une chaise à l'avant de la salle, et il agite les mains d'une façon à la fois digne et ridicule, tel le chef de gouvernement d'un pays riche quand il descend de l'avion.

– Mes chers amis, compatriotes et corédacteurs, lance-t-il de sa voix sonore, si vous voulez bien me prêter l'oreille...

Tout le monde se tait. Au fond de la pièce, M. Powell se racle la gorge et penche la tête sur le côté. James descend de sa chaise en poursuivant :

– Aujourd'hui, c'est l'élection annuelle qui vous donnera la possibilité de choisir votre prochain rédacteur en chef. Comme vous le savez, il s'agit d'une tradition unique parmi les journaux étudiants, instaurée par nos prédécesseurs par respect envers le pouvoir de la démocratie. Chérissez le privilège de désigner la personne qui vous dirigera, et votez sagement. Je sais qu'il sera difficile de succéder à un meneur intrépide tel que moi...

Ici, Tim O'Callahan, le responsable de la rubrique des sports, se met à siffler depuis son bureau, déclenchant une vague de gloussements, puis de *chuut* pressants. James nous fait signe de nous calmer.

– Mais je sais aussi que la personne que vous élirez saura faire preuve de courage, de conviction et de charisme, reprend-il en faisant les cent pas. Qu'il ou elle travaillera dur pour mériter sa place sur le mur des rédacteurs. Qu'il ou elle passera des nuits blanches pour faire honneur à ce symbole rutilant de clairvoyance et de responsabilité.

Il saisit le clairon posé sur le bureau de M. Powell comme s'il voulait

souffler dedans pour ponctuer ses paroles. Puis il se ravise.

– Souvenez-vous que les délibérations auront lieu pendant la pause de midi, à la fin de laquelle nous procéderons au scrutin. Préparez-vous à un débat animé... et ne soyez pas en retard !

Il pointe l'instrument vers moi, puis vers Len.

– Bien entendu, vous êtes dispensés d'y assister. Sur ce, conclut-il en joignant les mains, place aux discours des candidats.

Len et moi devons jouer à « pierre, papier, ciseaux » pour déterminer notre ordre de passage. Les trois premières fois, nous choisissons la même chose : d'abord la pierre, puis les ciseaux, puis de nouveau la pierre.

– Bon, on n'a pas toute la journée, lance James, qui se tient entre nous deux tel un arbitre.

Je lève les yeux vers Len. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'il était aussi grand. J'arrive à peine au niveau du col de son T-shirt, partiellement froissé sous son sweat à capuche. « D'accord, Len, finissons-en, me dis-je. Ne fais pas la même chose que moi. » Nerveusement, je ferme le poing, et on recommence. Un, deux, trois...

À trois, comme s'il avait entendu ma prière muette, Len tend deux doigts écartés. Un signe de paix couché : les ciseaux. J'ai gardé le poing fermé. Je passerai la première.

Len et James me laissent seule à l'avant de la salle. Soudain, tout le monde me fixe. Je tire sur mon gilet et tente de ne pas me sentir trop embarrassée.

Je me racle la gorge.

– Bon...

C'est toujours gênant de faire un discours à des gens qu'on connaît. Doit-on commencer par dire bonjour, comme pour une conversation ? Ou juste se lancer comme si c'était une conférence TED ? Laquelle des deux options vous donne l'air plus sérieux ? Je ravale ma nervosité et récite les phrases que j'ai préparées :

– Je me présente parce que je voudrais devenir rédactrice en chef du *Clairon*.

Balayant la pièce du regard, j'aperçois James adossé au mur du fond. Il garde les bras croisés sur sa poitrine mais lève le pouce.

– Et, pour reprendre une des expressions préférées de James, je

pense que je ferais un putain de bon boulot.

Ce qui me vaut quelques gloussements. Toutes les personnes ici présentes savent que si James marque PUTAIN DE BON BOULOT sur votre article au lieu de le corriger, c'est que vous avez enfin écrit un truc valable.

Enhardie, je poursuis :

– Je fais partie de la rédaction du *Clairon* depuis mon année de troisième. J'ai écrit plus de trente articles, dont seize qui ont été publiés à la une. Je me suis classée quatre fois à la conférence de journalisme Étudiant du sud de la Californie, et deux fois, je suis arrivée première. Actuellement, je suis directrice de la publication, à la tête de notre plus grosse équipe – celle des actualités –, et je supervise le contenu de l'ensemble des rubriques. En tout, j'ai probablement passé plus de trois cent cinquante heures de ma vie à travailler pour *Le Clairon*, donc, j'ai l'expérience nécessaire.

Ensuite, j'expose mes idées pour l'an prochain : on devrait s'associer avec les élèves du cours avancé d'informatique pour créer des infographies interactives comme celles du *New York Times*. Faire des vidéos sur le terrain comme les journalistes de *Vice*. Fouiller les bases de données administratives accessibles au public en quête de sujets. Creuser plus profond pour nos articles sur la diversité et la violence par armes à feu.

– J'ai hâte de travailler avec vous sur tous ces projets, et j'espère que vous déciderez que je suis la meilleure candidate pour diriger *Le Clairon* l'an prochain, je conclus.

Tout le monde applaudit poliment quand je vais me rasseoir.

– Len ? appelle James en le désignant de l'index.

Len s'avance en balançant ses bras d'avant en arrière. Puis il roule des épaules deux ou trois fois avant de s'ébrouer. J'ai l'impression de voir un athlète s'échauffer avant une compétition. Ce qui est plus ou moins le cas.

– Pas facile de passer après Eliza, dit-il avec un large sourire qui plisse le coin de ses yeux. Mais je vais quand même essayer.

Il fourre ses mains dans la poche ventrale de son sweat.

– La vérité, c'est que j'ai intégré *Le Clairon* il y a un an seulement. Peut-être un peu plus. Certains d'entre vous savent qu'avant, je jouais

au base-ball. Tout le monde a une passion dans la vie, pas vrai ? C'était la mienne. J'étais lanceur, et je me débrouillais vraiment bien. On pourrait dire que j'étais l'Eliza Quan de l'équipe de base-ball de Willoughby.

Ce qui semble amuser tout le monde sauf moi.

– Mais je me suis déchiré un ligament au coude, et j'ai dû abandonner, poursuit Len. Je ne vais pas vous mentir : ça a été un coup dur.

Je repense à notre année de seconde, et il me semble bien qu'il portait une attelle à un moment.

– Je ne pouvais plus lancer. Pas comme avant. Je ne pouvais plus jouer du tout. Après mon opération, le docteur a dit que je devrais me tenir éloigné du terrain un petit moment. Et ça m'a paru une éternité. (Il marque une pause.) J'étais vraiment paumé.

Pour une raison qui m'échappe, les autres sont suspendus à ses lèvres. Je me demande si c'est parce que, comme moi, ils viennent de réaliser qu'ils ne l'ont jamais entendu parler autant depuis qu'il fait partie de la rédaction du *Clairon*.

– J'ai fini par me dire que je ne pouvais pas continuer à me morfondre. Je devais essayer autre chose. Je me suis demandé : « Si tu ne peux plus jouer au base-ball, tu voudrais faire quoi ? »

Il hausse les épaules.

– Je me baladais parmi les stands de la foire de printemps, et tout à coup, j'ai vu la table du *Clairon*. Certains d'entre vous devaient être là.

Moi, par exemple. Je m'étais portée volontaire pour tenir le stand toute la semaine parce que je pensais que c'était ce que ferait une future rédactrice en chef. Je me souviens de Len à présent. Il était plus athlétique à l'époque – moins pâle, plus mince que maigre. Depuis, il a perdu tous ses muscles. Ses cheveux ondulés sous une casquette de base-ball étaient plus longs, ils formaient de petites touffes derrière ses oreilles. Ils étaient également plus clairs, de ce châtain doré auquel virent les cheveux bruns après avoir passé beaucoup de temps au soleil.

– J'ai intégré *Le Clairon* parce que j'avais besoin de m'occuper. Mais j'ai trouvé ma place ici.

Je lève les yeux au ciel en lorgnant James, mais il semble intrigué.

– J’ai découvert que j’aimais écrire et que je n’étais pas trop mauvais, poursuit Len. Bien sûr, je n’ai pas remporté autant de prix qu’Eliza, mais je me suis classé à la conférence de l’an dernier. Je suis même arrivé premier dans la catégorie « meilleur article d’investigation ».

Il me jette un coup d’œil calmement provocateur, et un frisson électrique passe entre nous.

– C’était ma première participation.

Je grimace d’un air blasé pour dissimuler l’affolement de mon poul.

– Tout ça pour dire que je ne suis pas totalement incompetent. Mais ce n’est pas pour ça que je me présente. Je me présente pour rendre au *Clairon* tout ce qu’il m’a apporté. Je me présente pour vous donner le choix de la personne qui vous dirigera l’an prochain. Je me présente au nom de la démocratie, pour faire du *Clairon* le meilleur journal possible.

Il passe deux doigts dans ses cheveux sur sa tempe droite, ce que j’identifie aussitôt comme un signe d’anxiété. Mais tous les autres semblent y voir une manifestation de coolitude.

– Je sais que vous ferez le bon choix, achève Len en inclinant la tête comme pour saluer son public.

Des applaudissements éclatent tandis qu’il regagne sa place, et je ne suis pas assez bête pour ne pas me rendre compte que ça sent le roussi pour moi.

Remerciements

Ce livre n'existerait pas sans les nombreuses personnes à qui Eliza a suffisamment plu pour qu'elles lui donnent une chance – et à moi aussi, du même coup.

Tout d'abord, un grand merci à mon agente, Jenny Bent, qui a presque toujours les mêmes réactions que les miennes, mais en plus sage et plus hilarant, et dont la foi inébranlable en cette histoire a fait que mes rêves sont devenus réalité. Merci aussi à Gemma Cooper, dont le goût très sûr et la clairvoyance ont grandement contribué à ce qu'Eliza puisse traverser l'océan. Et au reste de l'équipe de l'agence Bent, particulièrement Claire Draper, Amelia Hodgson et Victoria Cappello.

Un autre immense merci à mes éditrices : la féroce et maligne Mabel Hsu, ainsi que l'éloquente et toujours gracieuse Stephanie King. J'ai une dette envers elles pour leurs conseils avisés et leur soutien indéfectible. Et aussi parce qu'elles rient de mes blagues dans les commentaires.

Toute ma gratitude à l'équipe de Harper : Karen Sherman, Lindsay M. Wagner et Gweneth Morton pour leur infallible attention aux détails ; Molly Fehr, Amy Ryan et Fevik pour leur superbe couverture ; Allison C. Brown, Aubrey Churchward, Jacquelynn Burke, Tanu Srivastava et Katherine Tegen pour leur enthousiasme et leur soutien. Idem pour Rebecca Hill, Sarah Cronin, Katharine Millichope, Kevin Wada, Stevie Hopwood et Katarina Jovanovic de l'équipe Usborne : merci d'avoir créé une si belle édition anglaise et de m'avoir accueillie dans la famille malgré les fuseaux horaires qui nous séparent.

Mille mercis à tous les amis qui ont toujours fait comme si écrire un livre était une utilisation parfaitement rationnelle de mon temps, et en particulier à celles qui m'ont aidée à finir celui-ci : Trish Smyth, qui m'a donné envie de recommencer à écrire ; Lei'La' Bryant et Lucy

Claire Curran, qui sont mes plus grandes fans depuis longtemps ; Ayushee Aithal, qui m'écoute toujours déblatérer et qui m'oblige à écouter ce que disent mes tripes ; et Alice Lee, dont le regard critique m'est indispensable depuis nos douze ans.

Merci également à toutes les personnes qui ont pris le temps de lire tout ou partie des versions successives de ce livre – entre autres, Avi Francisco, Christina Liu, Krystal Gregory et Ruya Kuo.

Tout mon amour et ma gratitude à mes parents, qui soutiennent mon activité d'écrivaine depuis le début, et à C. qui m'a inspiré un personnage important.

Enfin, à J. Je n'aurais rien pu faire sans toi.

Diplômée de Harvard où elle a étudié l'histoire et la littérature, MICHELLE QUACH est aujourd'hui graphiste et autrice. Tout comme son héroïne Eliza, elle est américaine d'origine sino-vietnamienne. Elle aime les comédies romantiques, les personnages qui prennent de mauvaises décisions et tous les chiens qui ressemblent plus ou moins au sien. Michelle Quach vit à Los Angeles. *Eliza est féministe* est son premier roman.

Table

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[1](#)

[2](#)

[Remerciements](#)

[L'autrice](#)

[Présentation](#)

[Achevé de numériser](#)

Eliza est féministe

Michelle Quach



**« Une féministe ne devrait pas passer
le plus clair de son temps à penser à un garçon,
encore moins à CE garçon-là... »**

Eliza n'a pas été élue rédac-chef du journal du lycée. Pourtant, elle était la plus qualifiée. C'est Len DiMartile qui a décroché le job – un ex-joueur de base-ball qui vient de rejoindre le journal pour passer le temps et se trouve, accessoirement bien sûr, être un garçon.

Une romance « enemies-to-lovers » où il est question de détruire le patriarcat, de féminisme intersectionnel et de bubble tea.

Cette édition électronique du livre
Eliza est féministe
de Michelle Quach
a été réalisée le 16 avril 2024
par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.
(ISBN : 978-2-07-520564-1 – Numéro d'édition : 622512).

Code produit : Q03535 – ISBN : 978-2-07-520565-8
Numéro d'édition : 622513

Loi no 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.